

—Et quand vous devriez vous enrichir, Ronan, je ne voudrais pas que vous sacrifiiez à l'argent votre salut et votre santé, s'écria Mme Ronan avec toute l'énergie dont elle était capable.

—C'est aussi mon intention. Ce n'est pas moi qui changerai le jour du Seigneur en un jour de marché. Et malgré tout, je peux me vanter que ma signature vaut encore mieux que celle de l'Auvergnat.

—Certainement, Jean-Louis, et maintenant laissons l'Auvergnat tranquille, dit paisiblement Mme Ronan, il ne nous faut point manquer à la charité cette nuit où nous devons tous recevoir le bon Dieu. Nous avons vu cet homme arriver la balle sur le dos, il n'y a pas bien longtemps ; il a fait en dix ans ce que nous avons mis trente ans à faire en travaillant beaucoup ; mais c'est peut-être un bien honnête homme cependant, et ce sont peut-être les temps qui ont changé.

Le vieux Ronan cligna de l'œil malicieusement, et il n'aurait peut-être pas eu la vertu de laisser sans réponse la charitable supposition de sa femme, si Clémence ne s'était écriée :

—J'entends les enfants, allons bien vite, papa, Faraude va commencer le hachis, et, si je veux le faire de mes mains l'année prochaine, il faut que je le voie faire du commencement à la fin.

—Allons, dit M. Ronan, ouvre la porte vitrée, Clémence, et va-t'en avec ta mère pendant que j'éteins les lampes.

Clémence obéit et elle arriva dans la vaste cuisine au moment où une demi-douzaine d'enfants y faisaient irruption.

Une femme en deuil les suivait, c'était la fille aînée de M. Ronan, qui avait été assez mal mariée, et qui se trouvait fort heureuse de trouver à l'occasion ses bons parents pour l'aider à élever sa famille. M. et Mme Ronan invitaient sans cesse la pauvre veuve et ses enfants ; ils étaient toujours les bienvenus à la Quenouille.

—Grand-père, nous venons voir faire le far, dit l'aîné des enfants en se précipitant vers M. Ronan.

—Et nous chauffer à votre bon feu, père, ajouta la jeune femme.

—Tu as raison, Marie, tu as raison. Resteras-tu à réveiller avec nous ?

—Non, mon père, la messe de minuit m'est défendue par ma santé et aussi par ma petite Louise qui ne pourrait veiller toute la nuit. Mais voilà Julie et Madeleine qui ont obtenu de rester si vous le voulez bien.

—Oui, oui, dit la bonne Mme Ronan en se baisant pour embrasser les deux petites filles qui s'étaient précipitées vers elle. Clémence, fais le compte des saucisses et donne à Faraude des tablettes de chocolat en plus. Sois tranquille.

Marie, on ne te renverra pas tes enfants, ils coucheront dans la chambre du pignon ; nous ne te les rendrons que demain, n'est-ce pas ?

—Merci, ma mère, dit la jeune femme qui, tout habituée qu'elle fût à la bonté de Mme Ronan, appréciait celle-ci à sa valeur. Quand je n'ai que les tout petits, je suis bien tranquille et vous me rendez grand service de vous charger des aînées.

—Allons, Clémence, au far ! au far ! cria en ce moment la voix de Faraude. Va me chercher les marrons qui sont dans le tiroir du grand buffet, et apporte-moi en même temps la chair à saucisses qui est là bien au frais dans le pot de grès.

—Au far ! au far ! répéta le marchand en riant, tout le monde y va. Seulement ma femme, je me demande pourquoi vous restez sur vos jambes alors que personne ne vous y oblige. Est-ce à moi à vous rappeler que votre phlébite ne le veut pas. Mettez-vous en face de moi, ma femme, dans ce bon fauteuil de paille. Avez-vous vu la belle bûche que je vous ai apportée ?

Et se laissant tomber dans un des larges fauteuils de paille placés au coin de la cheminée, il appuya le pied sur une superbe bûche de chêne dressée à côté de lui.

—Elle est encore plus grosse que celle de l'année dernière, je crois, dit Mme Ronan, et elle a une bien belle écorce.

—Oui ; je n'ai jamais vu de plus beau bois. Je ne sais pas trop si celle de l'année prochaine vaudra celle-ci. Les vieux chênes s'en vont, madame Ronan, et c'était une des bonnes choses de notre jeunesse. Allez donc demander des bûches de Noël de cette espèce à nos marchands de bois de la rue Verte. Ils vous riront au nez. J'ai fait acheter celle-ci chez le vieux M. des Etangs qui me l'a vendue par amitié,

uniquement par amitié, et qui ne fait abattre ses vieux chênes que quand la sève les quitte.

Ce fut sur ce mode que continua la conversation dans la grande cuisine, bien éclairée, bien chauffée et animée par le babil des enfants, qui redoubla quand Faraude, retroussant ses manches jusqu'au coude, plongea les mains dans le monceau de chair hachée et y mêla les marrons placés au beau milieu de la table.

L'opération devenait intéressante et les enfants ne se lassaient pas de regarder l'oie qui bouffissait à vue d'œil.

Et ils se confiaient à l'oreille qu'il serait joliment agréable de manger de ce far que les mains de Faraude manipulaient avec tant d'adresse.

Ils avaient fait cercle autour de la table de cuisine, et les grands parents regardaient avec complaisance le groupe placé autour de cette table, simplement éclairée par une chandelle de suif perchée dans son haut chandelier de fer.

Un peu avant dix heures, la jeune mère de famille prit congé de ses parents et partit, emmenant ses deux petits garçons dont l'un s'était fait un oreiller de la bûche de Noël.

Toutes les préparations culinaires étaient terminées, l'oie avait disparu dans le buffet et la veillée de Noël commençait.

M. Ronan, après avoir placé solennellement la bûche et bâti tout contre un édifice superbe, s'était mis à lire dans un vieux livre qu'il avait pris sur la tablette de la cheminée, et qui contenait le récit historique de la divine fête de Noël. Mme Ronan, de son côté, avait enroulé son rosaire à son poignet et elle le récitait dévotement, tout en se livrant à de petits sommes involontaires.

Faraude, assise sur une chaise basse, le dos appuyé contre le dressoir, avait tout simplement commencé un bon somme que Clémence eut beaucoup de peine à interrompre, quand M. Ronan se levant, se secouant et consultant le coucou placé entre deux armoires, demanda de l'eau chaude pour sa barbe et déclara qu'il était temps que ceux qui voulaient entendre chanter :

Il est né le divin Enfant,

se réveillassent.

Il fallait voir les petites filles se frotter les yeux et Faraude se détenir.

Cinq minutes plus tard, tout le monde vaquait à sa toilette, monsieur et Mme Ronan dans la grande chambre du premier qui était la leur, et Clémence dans le petit cabinet y adossé. Quant aux petites filles qui n'avaient point de toilette à faire, elles demeurèrent auprès du feu, surveillées de loin par Faraude qui occupait, à l'extrémité de la cuisine, un petit appartement des plus commodément placés.

Ce n'étaient pas les Ronan qui auraient logé leur fidèle servante à la cave ou au grenier. Non, depuis que Faraude était à leur service, elle avait toujours occupé cette petite chambre qui n'avait pas de cheminée, mais que la grande chaleur de la cuisine pouvait chauffer en une seconde.

Les cloches de toutes les églises et de toutes les chapelles de Saint-Cornély carillonnaient gaiement quand les Ronan sortirent de leur maison.

La rue du Rouet-d'Or, tout en restant fort obscure, devenait fort animée.

La grande place de la ville avait seule l'honneur de posséder un bec de gaz, et c'étaient encore d'antiques reverbères qui éclairaient la rue du Rouet-d'Or et les rues adjacentes ; mais ils ne s'allumaient que lorsque la lune refusait sa lumière, et la mesure d'huile était calculée de manière à les faire vivre jusqu'aux environs de minuit. La nuit de Noël, l'allumeur n'augmentait pas la dose, de sorte que la famille Ronan n'avait plus guère pour se diriger vers l'église que la lueur d'un lampion mélancolique se balançant sous le vent à la haute potence peinte en noir.

Mais qu'importaient les ténèbres dans un chemin que les pieds connaissaient familièrement. Celui-là se passe d'éclairage, et les rôdeurs de nuit étant absolument inconnus dans la bonne ville de Saint-Cornély, nul danger ne menaçait les braves gens qui allaient entendre la messe de minuit qui se disait à l'église principale de la ville, paroisse du quartier du Rouet-d'Or.

Ce soir-là, la vieille église paraissait d'une beauté resplendissante. Les lumières factices vont aux vieux édifices, les massifs piliers eux-mêmes ruisselants d'humidité étincelaient sous la lueur des lampes.

L'office fut long et magnifique.

Les orgues récemment achetées à l'un des plus célèbres facteurs parisiens, étaient tenues par un grand artiste, enfant de Saint-Cornély. Il aimait à faire résonner l'orgue sous les vieilles voûtes qui abritaient les fonds baptismaux où il avait été régénéré.

Il aimait à faire redire au puissant instrument ces admirables Noëls que le mauvais peuple désapprend tous les jours, mais que dans la partie saine de notre beau pays de France on ne saurait oublier.

Certains refrains étaient répétés en chœur par les fidèles, et cette grande voix faite de milliers de voix, désirant la venue du Sauveur, avait une éloquence qui touchait au sublime.

Dans le bas-côté de la nef, le va-et-vient obligé ne nuisait pas au recueillement général qui était grand. Ceux-là qui venaient voir et non pas entendre la messe de minuit étaient des étrangers, ou bien des jeunes gens qui se donnaient le genre de la prendre pour un spectacle.

Dans tous les cas, le spectacle était si édifiant que beaucoup qui étaient venus là en flâneurs, pour écouter le grand musicien, finissaient par assister à tout l'office, à genoux, dans un coin reculé.

A Saint-Cornély l'impiété avait malheureusement ses adeptes, elle n'avait pas ses fanfarons.

Au moment de l'élévation, le mouvement cessa tout à fait, et tous les fronts s'inclinèrent dans un commun sentiment d'adoration.

Et la voix de l'orgue, douce comme un hautbois champêtre, soupira quelque temps, mêlant le chant des bergers à ce recueillement intime ; puis tout à coup elle se fit puissante, immense, électrisante.

Et tout le chœur chanta : *Gloria in excelsis Deo.*

A la communion, la foule presque entière s'ébranla.

Et pendant que se déroulaient ces longues files paisibles, où le pauvre et le riche, l'obscur et le puissant, le fort et le faible marchaient confondus à la suite de l'Agneau, il semblait vraiment que la paix, cette divine paix, promise aux hommes de bonne volonté planait sur cette portion fidèle du peuple chrétien.

Le retour de la messe de minuit se fit sans désordre. La lune s'était levée et éclairait brillamment les rues. Cela permettait aux gens de se reconnaître, de se saluer, d'échanger quelques paroles ; mais c'était tout.

Les Ronan revinrent au milieu d'un groupe nombreux formé par leurs voisins. Les hommes ouvraient la marche, les femmes suivaient ; puis venaient les serviteurs en groupe compacte.

Arrivée dans la cuisine arrière-boutique, Faraude s'empressa de jeter la moitié d'un fagot dans la grande cheminée. Cela fait, elle découvrit une casserole, posée sur le fourneau, et un doux parfum se répandit dans l'appartement.

—Et les saucisses, n'oublie pas les saucisses, Faraude, dit M. Ronan qui se dépouillait de son épais paletot.

Faraude lui répondit en brandissant une grande poêle à frire qui laissa bientôt échapper des crépitements significatifs.

Clémence et ses nièces avaient mis le couvert, et bientôt toute la famille se mit à réveiller gaiement.

Un instant, la conversation fut très animée et Faraude laissa échapper de son cœur cette exclamation :

—Ah ! Seigneur, qu'il est beau pour un homme de donner la communion à tout un peuple ! Qu'il est beau pour un homme d'être prêtre.

—Bon, te voilà occupée de ton Mathurin, dit M. Ronan avec un bon sourire. Ma pauvre Faraude, jamais ce garçon là ne portera la chasuble d'or, ne va pas te monter la tête à ce sujet.

Faraude ne releva pas cette prédiction ; mais elle murmura :

—Seigneur, que c'est beau un prêtre la nuit de Noël !

#### CHAPITRE IV

Le lendemain, tout les habitants de la Quenouille firent la grasse matinée.

Faraude, qui se levait ordinairement au chant du coq, fut éveillée par le bruit des sabots sur le pavé. C'étaient ceux des gens qui s'en allaient à la messe de l'aurore.

Mme Ronan apparut ensuite dans la cuisine et aida Faraude à préparer le premier déjeuner ; puis Clémence descendit, baillant un peu, mais joyeuse